

5

INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. CONSTANT MARTHA.

PAR

M. GEBHART

MEMBRE DE L'INSTITUT

Lue dans la séance du 19 décembre 1896.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 36

---

M DCCC XCVI

INSTITUT  
1896. — 29



INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

## NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

# M. CONSTANT MARTHA

PAR

## M. GEBHART

MEMBRE DE L'INSTITUT

Lue dans la séance du 19 décembre 1896.

---

MESSIEURS,

Afin de mieux vous témoigner toute ma reconnaissance pour le grand honneur que vous m'avez fait en m'accueillant parmi vous, j'aimerais à vous rendre l'image vivante du confrère éminent à qui vous m'avez permis de succéder. La tâche serait facile si je n'avais qu'à m'inspirer de mon respect et de mon affection pour M. Constant Martha et des souvenirs aimables que m'a laissés notre cher collègue de la Sorbonne. Il eut, en effet, le plus rare don de séduction, tant les plus précieuses qualités, la bonté, la

loyauté, la candeur se montraient en lui avec une grâce charmante.

Il y a près de quarante ans que je l'entendis pour la première fois. Un matin d'hiver, sortant de l'École de Droit, j'entrai au petit amphithéâtre du Collège de France, où un jeune professeur, appelé d'une Faculté de province pour occuper la chaire de Sainte-Beuve, ouvrait le cours de poésie latine. C'était M. Martha, Je le vois encore, pâle et frêle, son manuscrit tremblant un peu entre ses mains et si fort ému que l'auditoire en ressentait quelque angoisse. Il lisait sur Lucrèce une première leçon, où la distinction de la langue, la hauteur des idées, toutes les grandes qualités de l'écrivain, du critique et du moraliste paraissaient unies en une si belle harmonie, que l'assistance s'empressa, par ses applaudissements, de rendre courage au timide professeur. Et dès ce jour, les fidèles amis des lettres anciennes demeurèrent les disciples de M. Martha.

Quand je le retrouvai, bien des années plus tard, à la Faculté des Lettres de Paris, il me parut être un homme heureux. Il avait reçu tous les prix de sa vie. Il devait à ses travaux, aux « Muses plus douces que toutes choses », selon Virgile, un nom très honoré ; il se savait aimé, et se voyait recherché pour la sûreté de son commerce et l'attrait de sa conversation, si joliment enjouée, assaisonnée d'indulgente ironie, légèrement nonchalante, et sans cesse relevée par le piquant d'observations personnelles, tantôt ingénues et tantôt profondes. Comme il n'avait jamais souhaité que les joies de l'esprit et le bonheur domestique, la fortune avait contenté toutes ses espérances. Alors il

s'apprêtait à vieillir paisiblement parmi ses enfants, ses vieux amis et ses vieux livres. Cet homme heureux fut un sage.

Je dis un sage, à la façon antique, une conscience éclairée et raffermie par cette sagesse séculaire dont les littératures et les philosophies recèlent le trésor, une raison libre, qui s'était de bonne heure imposé la discipline morale, une âme souriante qui n'a souffert ni des ambitions vaines, ni des tristesses de l'orgueil, jouissait de ses pensées et de ses songes, et, très simplement, accepta sa destinée et la jugea excellente avec tous ses devoirs, ses récompenses et ses douceurs. On a trouvé, dans les notes écrites au temps de sa jeunesse, ces lignes qui sont une assez belle règle de vie intérieure et de conduite intellectuelle : « ... Travailler *positivement*... Ne jamais négliger l'histoire et la philosophie. Au contraire, ne jamais cesser de se mettre au point de vue de cette dernière. Se garder des excès de la spéculation. Consulter toujours si elle est en harmonie avec l'ensemble des facultés humaines... Accorder toujours une grande autorité au bon sens, ne jamais s'abandonner à l'imagination, se faire un devoir de la réprimer comme les sens... Rester fixé sur l'idée du devoir. Ne jamais l'enfreindre lorsqu'il nous est bien démontré. Ne se permettre aucun accommodement de calcul. Repousser tout de suite une pensée que l'on a reconnue mauvaise. Se garder de donner le pas à l'opinion sur la conscience. Ne jamais sacrifier le bien absolu au bien conventionnel. Ne pas rechercher un mérite artificiel ou une estime mondaine aux dépens de la conscience et du cœur. Se dominer assez pour ne pas s'abîmer dans la passion.

S'arrêter dès qu'on s'aperçoit que la volonté vous échappe. Éviter l'incertitude. La rompre aussitôt dans les petites choses, dût-on se repentir du parti auquel on s'est arrêté. S'interdire absolument la pensée que l'on pourrait être capable d'une mauvaise action. N'être jamais assez lâche pour prendre son parti de quelque chose que l'on trouve mal. »

Voilà des maximes qui font présager de loin l'historien des grandes âmes stoïques de l'Empire romain. Mais M. Martha était un lettré délicat autant qu'un philosophe épris de dignité morale. Il put admirer l'ascétisme du Portique, tout en s'attachant, pour l'ordinaire de sa vie, à la tradition plus humaine des poètes de race vraiment latine que l'austérité continue attriste, qui ne dédaignent ni les humbles plaisirs, ni les longues rêveries et qu'un rayon de soleil sur les collines de la province natale, un bouquet de bois au bord du champ paternel, une causerie intime au coin du feu rendent parfaitement heureux. Dans les lettres qu'il envoyait d'Alsace à un ami, vers 1860, je rencontre des confidences qui sont des traits justes de son caractère :

« Nous avons repris la vie que nous menons depuis trente ans pendant les vacances. Vous la connaissez et vous savez que notre grand art pour être heureux ici consiste à travailler le moins possible, à ne point se préoccuper, à laisser couler les jours sans souci du lendemain. Après avoir fait un cours sur Horace, mon œuvre serait incomplète si je n'essayais pas de pratiquer ses préceptes.

« C'est la vie du roi d'Yvetot, qui se levait tard, se couchait tôt et faisait ses quatre repas. Je travaille un peu

comme un homme qui n'est point pressé, je me promène pour mon plaisir ou celui de mes enfants, je pêche avec l'espoir toujours nouveau d'être plus heureux le lendemain et souvent je m'amuse à ne rien faire du tout.

« ... C'est à la campagne qu'on peut se livrer au repos du sage, à l'*apathie* d'Épicure, aux douceurs de la vie cachée et suivre les préceptes des philosophes. Je me récite tous les jours mentalement les beaux vers de Lucrèce, de Virgile, d'Horace et de tous les illustres paresseux qui ont détesté les cours et les villes, car je n'ai pas de peine à comprendre et à goûter leur sagesse. Les enfants partagent à leur manière le bonheur de leur sage papa, et ne se font guère de souci. »

Mais vienne le jour de l'épreuve et du sacrifice et l'ami d'Horace gardera la sérénité et la belle humeur que le poète romain eût assurément perdues. En novembre 1870, enfermé dans Paris, tantôt garde national et tantôt professeur, il écrit par ballon, à M<sup>me</sup> Martha, ce billet spirituel et touchant :

« Ne sois pas inquiète pour moi : je ne manque de rien, à la condition de me priver à peu près de tout. »

Modération des désirs et gravité de la raison, tranquille possession de soi-même, allégresse d'une conscience que les caprices de la fortune ne troublent point, c'est bien là l'image que Rome, affinée et comme adoucie par la Grèce, s'était formée du sage et de l'homme de bien. Mais, dans ce « temple serein » de la sagesse latine, j'aperçois des chapelles assez diverses. Sans doute, M. Martha eût été volontiers, toute une semaine de vacances, l'hôte d'Horace en sa petite villa tiburtine, pourvu que la compagnie et la

conversation y fussent décentes. Là, aux veillées d'automne, après le frugal souper, tandis que le grand vent de l'Apennin passait sur les toits de Tibur — *ventosum Tibur* — et mêlait sa plainte aux rumeurs des cascadelles de l'Anio, il eût pris part aux débats de ces doux épicuriens sur le bonheur, l'amitié, la vertu et le souverain bien :

*Divitiis homines an sint virtute beati?  
Quidve ad amicitias, usus rectumne trahat nos?  
Et quæ sit natura Boni? summumque quid ejus?*

Alors, dit Horace, l'un de nous contait quelque histoire de bonne femme, *aniles fabellas*. Et peut-être, en effet, avec la gentillesse d'un lettré toujours prêt à évoquer quelque spirituelle légende, M. Martha eût conté, à cette heure, l'aventure du *Rat de ville* et du *Rat des champs*. Cependant il me semble que la société de Virgile l'eût séduit davantage. Tous deux ils auraient erré à travers la campagne, observant les mœurs des abeilles ou la marche des étoiles, écoutant, à l'ombre d'un hêtre, la flûte des jeunes bergers ou réveillant çà et là, dans la poussière romaine, les morts du temps d'Évandré. Mais Virgile était un solitaire, enclin à la tristesse, et notre ami goûtait un trop vif plaisir dans la familiarité des esprits cultivés pour s'attarder longtemps à ce tête-à-tête mélancolique.

En vérité, si je cherche en quel groupe du monde philosophique ou littéraire de Rome il se fût trouvé le plus à l'aise, c'est à Tusculum, parmi les hôtes de Cicéron, que j'aime surtout à le placer, mais plus près d'Atticus que de Brutus. Ici, dans le rapide déclin des libertés



publiques, entre deux guerres civiles, à la veille des Ides de mars et des triumvirs, l'on agitait les plus graves problèmes de la destinée humaine, non seulement, comme plus tard chez Horace, les conditions de la félicité terrestre, mais le secret de la vie future, les consolations et les espérances de l'âme, le mystère des choses divines. C'est vers ces austères méditations que M. Martha fut entraîné par une vocation irrésistible. Certes, il pouvait, tout en professant les lettres antiques, faire œuvre de philologue et d'érudit, élucider de curieuses difficultés, mettre en lumière des points obscurs d'histoire littéraire. Il a bien montré, dans son chapitre sur Cicéron, éditeur ou correcteur probable de Lucrèce, dans sa charmante étude sur les variations de la gloire de Sénèque, avec quelle précision, quelle prudence d'interprétation, quelle sûreté de raisonnement il savait invoquer, discuter ou rapprocher les textes, tous les textes utiles au rajeunissement d'une question. Mais les prédilections de sa pensée lui proposèrent un plus haut idéal intellectuel. Il voulut pénétrer la conscience des poètes et des sages qui, aux derniers jours de la République romaine et durant les deux premiers siècles de l'Empire, revinrent aux problèmes moraux étudiés déjà par les philosophes d'Athènes. Mais ces Romains, qui vécurent en des années tragiques, firent entendre, au cours de ce long débat sur les intérêts supérieurs de l'âme, un accent personnel et comme un cri d'humanité inquiète qui jamais ne s'était échappé ni des dialogues de Platon ni des traités d'Aristote, ni des livres d'Épicure. Leurs théories sont presque toujours des confessions. Et c'est pour cela que M. Martha

a prêté à leurs paroles une oreille si attentive. Confessions souvent douloureuses; et c'est pourquoi il aima ces vieux Romains et les honora d'un tel respect. Durant toute sa carrière d'écrivain il s'attacha aux deux écoles, aux deux doctrines contradictoires qui dominèrent dans la philosophie latine, aux épicuriens et aux stoïciens. Ce ne fut point là une fantaisie d'humaniste pour qui toutes les manifestations du génie romain auraient eu même valeur, et que Lucrèce eût intéressé au même titre que Marc-Aurèle, par cette simple raison que Marc-Aurèle et Lucrèce étaient des anciens. Lui-même, dans la préface de ses *Moralistes sous l'Empire romain*, il autorisait par une parole de saint Paul cette diversité morale des études qui enchantèrent sa vie : « Que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable soit l'entretien de vos pensées. » Il choisit donc pour objet de sa contemplation le moment le plus pathétique de l'histoire, celui où le paganisme, usé, discrédité, n'avait plus rien à dire aux âmes, où le christianisme était encore à venir, ou bien, inconnu des lettrés et persécuté par les princes, ne prodiguait encore ses béatitudes qu'aux pauvres en esprit, aux affamés et aux pacifiques. Les sages de Rome s'efforcèrent alors d'éclairer les voies de la conscience humaine, de retrouver la loi du devoir, de chasser des esprits l'illusion ou le mensonge, de raffermir les volontés, de purifier les cœurs. Et cela était honnête, juste et saint, conformément à la sentence de l'apôtre.

Or, cette philosophie avait commencé par une œuvre de désespoir, le poème de Lucrèce. M. Martha a con-

sacré à Lucrèce un grand travail, fruit d'études longuement mûries. L'épicurisme, dont la métaphysique et la cosmologie sont si enfantines, contenait une morale ingénieusement organisée, la morale de l'indifférence, du renoncement à tous les grands devoirs, du profond sommeil de l'âme. Cette doctrine, née en Grèce avec la servitude macédonienne, eut des effets plus funestes à Rome qu'à Athènes. Elle se glissa dans la cité romaine à l'époque la plus vigoureuse de la République, au siècle des Scipions. Les désordres sanglants du temps de Sylla, la marche en avant de la démagogie, la menace chaque jour plus éclatante de la tyrannie inclinèrent très vite les délicats et les lettrés vers une sagesse qui promettait la quiétude, endormait l'activité et vantait le dédain de la vie. Mais l'homme qui, le premier, prêcha dogmatiquement aux Romains la tranquillité parfaite, l'*ataraxie* épicurienne, fut l'âme la plus tourmentée, l'une des plus misérables du genre humain. Cet incrédule qui veut rassurer les consciences en les apaisant, tantôt, comme accablé par une mortelle tristesse, dépeint en vers magnifiques l'impitoyable dureté de la nature qui jette l'enfant, tel qu'un naufragé, débile et nu, dans la vie, réservant aux seules bêtes sauvages ses tendresses maternelles. Tantôt il dénonce les maux de la société politique, les ambitions féroces, les haines, le mépris de toute justice, la brutalité des maîtres, la lâcheté de la multitude. Il ne voit dans notre monde que désordre, le monotone, l'immuable désordre de ces atomes stupides dont les tourbillons forment inconsciemment la nature avec ses calamités, le corps de l'homme avec ses souffrances, l'esprit humain avec ses sophismes, le cœur

humain avec ses vains effrois et ses passions méchantes. « Toujours! toujours la même chose! s'écrie-t-il. *Eadem sunt omnia semper... Eadem omnia restant!* » Si seulement la terre, secouée par un monstrueux frisson, se brisait et étouffait l'humanité entre ses ruines! Lucrèce fait présenter aux Romains la fin prochaine de toutes choses, comme une terreur anticipée de l'an mille. En attendant ce grand jour de la délivrance, il leur offre, comme remède à la douleur de vivre, la mort, le retour à l'abîme des atomes, la nuit de la tombe que ne visite ni souvenir ni rêve. Et le terrible disciple du calme Épicure ne retrouve la sérénité si chère à sa secte que dans les pages où il croit démontrer la certitude et le charme du néant.

Pour ce révolté, ce grand impie, M. Martha eut des paroles de miséricorde et sa doctrine elle-même, il l'a étudiée avec sympathie et jugée avec justice. Lucrèce lui parut digne d'une grande pitié, car il était sincère, et ses colères contre la superstition n'étaient point feintes et les tortures de son cœur ne furent point un artifice littéraire. M. Martha entr'ouvrit, avec une rare délicatesse d'observation psychologique, jusqu'aux derniers replis de cette conscience malheureuse : il nous a présenté ce poète, au génie vraiment philosophique, dont la raison portait l'idée fondamentale de toute science, à savoir l'éternité des lois et qui, à peine a-t-il détourné sa méditation vers la nature humaine, l'âme individuelle, la religion ou la cité, vers tous les problèmes qui dépassent la portée des sens, s'imagina que tout le monde avant lui, hormis Épicure, s'est trompé, que les philosophes ont menti et que des dix mille dieux adorés par les religions antiques, pas un seul ne

daigne seulement compatir aux misères de l'humanité. Pas un seul, en est-il bien sûr? « Çà et là, écrit M. Martha, Lucrèce lui-même... est comme en proie à des retours offensifs de l'idée divine. A peine a-t-il enlevé le monde et les hommes au pouvoir détesté des dieux, le voilà forcé de reconnaître qu'ils ont une puissance cachée, sans nom, qui se fait un jeu de renverser les grandeurs humaines. Lui qui ne croit qu'au hasard, il attribue quelquefois à la nature le rôle et la fonction de la Providence, la sollicitude ou le courroux d'une divinité toute-puissante. Ailleurs... il est consterné à la vue de certains mouvements célestes dont l'effroyable et mystérieuse régularité semble révéler la main d'un Dieu. Après un moment d'angoisse, il chasse cette idée qui lui fait horreur; mais il a laissé voir qu'elle avait envahi son âme et qu'il avait eu à s'en défendre. »

Et cependant cette philosophie désolante avait voulu soulager l'esprit des Romains de deux chimères douloureuses, la crainte des dieux et la peur du lendemain de la mort. Les deux notions essentielles de toute religion, les relations de l'âme et de Dieu, la survivance personnelle de l'âme, avaient été pour les anciens une cause de grands tourments. Dès l'âge homérique, les dieux semblèrent de dangereuses puissances, ironiques, égoïstes, dont l'amitié même n'était pas très rassurante: ils étaient passionnés, jaloux les uns des autres, capricieux et perfides. Ils étaient aussi jaloux du bonheur des hommes et c'était là le suprême malheur. Afin d'apaiser la Némésis divine, l'homme multipliait les sacrifices, s'humiliait, prenait un cœur d'esclave. Et, si même il parvenait jusqu'à sa dernière heure

comblé de toutes les joies terrestres, la malice des dieux n'allait-elle point se réveiller au moment où l'âme s'échapperait du corps? Quelles étaient les surprises du tombeau? Quelle vie nouvelle attendait les morts? Les réponses des philosophes n'étaient ni plus claires ni moins inquiétantes que celles des poètes ou des prêtres. Que l'âme, fantôme mélancolique, vague en une région de brouillards, sur les rives d'une mer glacée, qu'elle s'enfonce dans les cavernes où bruit le Styx et « tous les fleuves de la grande terre », et contemple les supplices des damnés illustres, Ixion, Tantale, les Danaïdes; ou bien, que l'homme enfoui dans la poussière vive encore d'une vie ténébreuse, solitaire, éternellement immobile, certes, la survivance de l'être humain ne paraissait bonne à aucun esprit réfléchi et semblait plutôt odieuse aux voluptueux, aux sages, qui redoutent ici-bas de se blesser au pli d'une feuille de rose. A Rome, en particulier, des croyances séculaires, venues des graves Étrusques, devaient persister, tout au moins dans les imaginations; les peintures sépulcrales de Tarquinie, de Clusium multiplient les scènes infernales, les flammes vengeresses, les démons armés d'énormes marteaux, tout un cauchemar théologique qui pouvait encore assombrir les songes de quelques lettrés.

Or, c'est pour les lettrés surtout que Lucrèce composa son poème. Il n'avait point, selon M. Martha, le désir de consoler les foules en les guérissant de la superstition. N'oublions pas que les philosophes de l'antiquité, aristocrates par goût, ont rarement recherché l'apostolat populaire. Ils parlaient ou écrivaient pour l'élite de leur temps. A leurs yeux, la société humaine n'était qu'un groupe

assez étroit : les sages, les poètes, les artistes, les hommes d'État, les chefs d'armées. Quand Cicéron essaie en sa *République* de prouver, ou plutôt d'affirmer l'immortalité de l'âme, c'est aux grands citoyens seuls qu'il daigne l'octroyer. Lucrèce n'a voulu qu'une chose : chasser des esprits cultivés la terreur des dieux, en démontrant que ceux-ci, s'ils existent, ne sont point méchants, et qu'ils ignorent la terre et les hommes ; puis, conséquence naturelle de ce premier enseignement, alléger les cœurs du souci de la mort. Et ce fut peut-être, pour beaucoup de consciences malades, une doctrine de liberté.

Doctrine amère, néanmoins, infiniment stérile, qui enfermait l'homme en lui-même, dans l'égoïste préoccupation de sa paix intellectuelle, l'isolait de ses semblables, n'éveillait en lui aucune passion généreuse, brisait les liens de la communauté humaine. Les stoïciens parurent assez à temps pour rouvrir les sources pures de la vie morale.

*Les moralistes sous l'Empire romain* sont l'œuvre capitale de M. Martha ; il y étudie non les dogmes du Portique, mais la vie spirituelle des sages qui embrassèrent, à Rome, la philosophie de Zénon. Et, tandis que le génie de l'épicurien parfait peut s'exprimer en quelques mots et que le système tout entier de Lucrèce peut tenir en quelques lignes, ici nous rencontrons une singulière variété de caractères, de sentiments et même de passions. Sénèque et Dion Chrysostome, Perse et Juvénal, Épictète et Marc-Aurèle sont des stoïciens assez divers par la valeur de l'action philosophique ou l'austérité de la conscience. Sénèque est un modéré, directeur d'âmes en peine, mais d'âmes du grand monde, casuiste indulgent, même à l'é-

gard d'Épicure, philosophe très riche qui vécut d'une façon très sobre, personnage officiel qui eut son jour de honteuse faiblesse et sut mourir avec le courage et la pompe oratoire des vieux Romains. Dion Chrysostome, un vagabond, un moine errant, d'abord sophiste, puis prédicateur de stoïcisme, exilé sous Domitien, promène de province en province, de village en village, les plus fières sentences de la secte, n'est heureux que parmi les foules, se jette au milieu des légions du Danube révoltées contre Nerva, monte sur un autel et, par sa parole véhémence, ramène les soldats à l'obédience de l'Empereur. Perse est bien séduisant par sa pudeur virginale, sa grâce d'adolescent valétudinaire ; élevé comme dans l'ombre d'un cloître par des femmes de haute vertu, sa mère, sa tante et ses sœurs, disciple du grave Cornutus et, plus tard, de Sénèque, dont il se méfia toujours, cousin de Thraséas et des deux Arria, ami de Lucain, nourri des plus saintes maximes et des plus beaux exemples, il eut, dit M. Martha, « la rigueur, la tristesse, la roideur d'un solitaire ». Il écrivit innocemment la satire d'une société qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Le vice qu'il flétrit de la façon la plus heureuse, c'est l'impiété, l'hypocrisie, le mensonge intéressé dont on outrage les dieux, toutes les misérables superstitions que lui signalaient les pieuses dames de sa famille, la bassesse des âmes courbées vers la terre et vides des choses du ciel :

*O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes!*

Ce chaste jeune homme, fleur exquise du patriciat romain, mourut au temps de Néron. Juvénal vécut dans



les années consolantes de Trajan et d'Adrien. C'était un homme prudent, ce censeur farouche de la cour et de la noblesse, des affranchis, des débauchés et des chevaliers d'industrie, qu'on appelait alors *chevaliers de Bithynie*. Sous Vitellius et Domitien, il imposa silence à son indignation et ne lut en public ses satires qu'à l'époque d'Adrien. Il avait alors près de quatre-vingts ans. Mais l'empereur débonnaire, sollicité peut-être par Antinoüs, exila dans un commandement militaire en Afrique le poète trop impétueux. M. Martha écrivit, à propos de Juvénal, un vivant chapitre d'histoire, où apparaît Rome, toute la société romaine, avec ses vices féroces, la ruine, chaque jour plus honteuse, de son aristocratie, l'invasion, chaque jour plus inquiétante, des étrangers, grecs, juifs, asiatiques, égyptiens, gaulois, barbares, les prêtres des religions impures de l'Orient, les charlatans, les thaumaturges et les histrions, tandis que se cachent encore dans leurs catacombes les chrétiens, les ascètes et les prophètes. Il nous fait comprendre alors comment Juvénal, qui fut longtemps un *déclamateur*, étourdi ou troublé par ce tourbillon de figures et de mœurs nouvelles et sentant bien que le vieux monde romain était perdu, ne garda plus de mesure et dénonça avec une égale colère les grands crimes et les petits ridicules, les pires excès de la luxure latine et la mode introduite par Néron de tenir en public les rênes de sa propre voiture. Mais ce poète sonore était un homme de cœur. Il eut pour les esclaves, et pour les esclaves seuls, une touchante mansuétude. A la grande dame cruelle qui s'écriait : « Un esclave est-il un homme ? *Ita servus homo est ?...* » il répondait :

« L'âme et le corps d'un esclave sont pétris du même limon que les nôtres. »

A cette âme violente s'oppose la sérénité du plus grand docteur de l'école stoïque, l'esclave Épictète. Celui-ci traverse toutes les misères humaines, la servitude, la souffrance corporelle, la pauvreté, l'exil, avec une patience ineffable, content de sa détresse et de son dénuement. A la foule des déshérités il disait : « Regardez-moi : comme vous je suis sans patrie, sans maison, sans bien, sans esclave ; je n'ai que la terre, le ciel et un manteau. » Il prêche le renoncement volontaire et la pureté de la vie, raffermît ceux qu'accable le fardeau du jour et leur enseigne que, les hasards de la fortune ne dépendant point de nous, ne méritent de nous ni un cri de révolte ni une larme. Être le docile serviteur de Dieu, régler sa vie de façon à réjouir Dieu, être prêt à répondre à tous les appels du maître céleste, comme le voyageur, qui, descendu de son navire, se promène le long du rivage, mais regarde sans cesse du côté du pilote, prêt à se rembarquer au premier signal, telle est la haute doctrine, doctrine de résignation plutôt que d'action, qu'Épictète apportait à la Rome de Juvénal. Et parfois le pauvre esclave grec parle de son Dieu avec un accent si ému, un tel élan de piété ; il se dégage alors si résolument du panthéisme rudimentaire adopté par le Portique, qu'il semble que nous entendions non plus la voix d'un philosophe, mais le cri d'adoration d'un prêtre debout sur les degrés de son autel. « Eh bien ! disait-il à ses auditeurs, puisque vous êtes aveugles, vous, le grand nombre, ne fallait-il pas qu'il y eût quelqu'un qui chantât pour vous l'hymne à la Divinité ?

même, à rendre, avant de quitter le monde, son âme conforme aux lois divines dont il nourrissait sa pensée... Le stoïcisme, jadis si lier, si provocant, s'adoucit dans le livre des *Pensées*, devient humble, se répand en amour, en mélancoliques tendresses et rencontre çà et là, dans ses désirs de perfection, un langage presque mystique. »

Mais ce sage n'est point « un quiétiste assoupi sur le trône ». Lui qui, depuis de longues années, s'efforce de conjurer la ruine de l'Empire, veille sur toutes les frontières et, dans sa dernière campagne contre les Barbares, écrit sous la tente, près de sa lampe, son examen de conscience, c'est aux vertus civiles, au devoir royal envers la communauté humaine qu'il revient sans cesse. « Songe à toute heure qu'il faut agir en Romain, en homme... Ce qui n'est point utile à la ruche n'est pas non plus utile à l'abeille », « offre au Dieu qui est au dedans de toi un citoyen, un empereur, un soldat à son poste, prêt à quitter la vie si la trompette sonne ». Il disait encore : « La bonté est invincible. » « Ce n'est point assez de pardonner : il faut aimer ceux qui nous offensent. »

Ces maximes elles-mêmes, qui donnent un relief nouveau aux sentiments de charité si fréquents chez les stoïciens de Rome, ne sont point encore la meilleure part du génie de Marc-Aurèle. M. Martha admire surtout l'Empereur dans ses colloques solitaires avec son âme, véritables *Élévations*, au sens chrétien du mot, où le philosophe s'encourage à être toujours plus saint. « Tu es vieux, écrivait-il, songe que l'histoire de la vie est complète, que tu as consommé ton ministère... Pense à ta dernière heure. » Au milieu de ses armées comme au palais impérial, il s'enferme face à

Que puis-je faire, moi, vieux et boiteux, si ce n'est de chanter Dieu? Si j'étais rossignol, je ferais le métier de rossignol, si j'étais cygne, celui d'un cygne. Je suis un être raisonnable, il me faut chanter Dieu. Voilà mon ministère et je le fais. C'est mon rôle à moi et je vous engage tous à chanter avec moi. »

Certes, en ces paroles, si nouvelles même pour les païens les plus graves, on doit reconnaître, avec l'auteur de ce beau livre, comme un pressentiment de la foi religieuse, faite de tendresse et d'extase, qui grandissait silencieusement dans les solitudes de la Porte Latine, de l'Aventin et du Cœlius. Mais Épictète lui-même n'a point approché de la perfection philosophique autant que Marc-Aurèle. Et, sur ce point, le goût littéraire de M. Martha, je dirai même les qualités de son caractère et de son cœur lui permirent de fixer la physionomie morale de l'Empereur, de montrer les nuances qui distinguent Marc-Aurèle de toute la famille stoïcienne, les vertus intimes, aussi tendres qu'austères, qui conduisirent ce maître du monde presque jusqu'au seuil du christianisme. Ici, dit-il, les principes de Sénèque et d'Épictète « ont perdu leur âpreté, leur raideur, leur pointe. Le stoïcisme n'a plus rien de menaçant; il ne poursuit plus le vice; il a renoncé aux formules absolues, à l'hyperbole, au faste, aux injures altières. On se sent comme enveloppé d'influences clémentes. On dirait que la fibre humaine s'est amollie. » « Marc-Aurèle, écrit-il encore, dans l'isolement de sa grandeur, placé au-dessus des hommes et de leurs atteintes, prévoyant d'ailleurs sa fin prochaine, a trouvé sans doute un plaisir triste à s'entretenir avec lui-

face avec sa conscience, écartant les livres, les discussions dogmatiques, les chimères de l'imagination. « C'est au dedans de toi qu'il faut regarder. Là est la source du bien, intarissable, pourvu que tu la creuses toujours. » « Retire-toi en toi-même, nulle part tu ne seras plus tranquille ». « Si tu trouves dans la vie quelque chose de meilleur que la justice et la vérité, tourne-toi de ce côté de toute la puissance de ton âme ; mais si tu ne vois rien de préférable, choisis, comme un homme libre, ce bien suprême. » Il encourage son âme à la pudeur, à la simplicité, à la bonté. Et cette parure morale qu'il recherche avec une candeur touchante honorera le Dieu intérieur, l'hôte sacré des grandes âmes. « Comprends qu'il y a en toi quelque chose de divin et qu'il faut vivre dans l'intime familiarité de Celui qui a son temple en notre cœur. »

Toutes ces voix stoïciennes, si diverses, dont M. Martha fixe l'accent personnel, formaient par leur accord un concert philosophique où les Pères de l'Église crurent entendre le témoignage d'un christianisme naturel, *testimonium animæ naturaliter christianæ*, écrit Tertullien. Ces poètes et ces sages avaient une passion commune, presque une religion : affranchir l'âme en la détachant des choses de la terre, la porter au plus haut degré de dignité morale, la pénétrer de douceur et de miséricorde, la rendre docile aux conditions les plus dures de la vie, à la pauvreté, à la douleur, à l'exil, la préparer à la mort, l'incliner devant la majesté des lois divines. Les moralistes de l'Empire ont bien accompli leur devoir envers l'humanité. Ils ont honoré Rome par la beauté de leur œuvre ; ils ont été la dernière parure et la consolation suprême du monde antique.

Votre Académie, Messieurs, accueillit avec joie l'écrivain qui se présentait à elle recommandé par ce livre excellent. Et dès lors, en ses plus récents travaux, les *Études morales sur l'antiquité* et la *Délicatesse dans l'art*, M. Martha demeura fidèle à la tradition intellectuelle de toute sa vie. Dans le premier de ces ouvrages, il revint à sa chère Rome, aux origines de sa philosophie morale, à la pratique stoïcienne de l'examen de conscience, heureux de tendre la main quelquefois et de donner l'hospitalité à Cicéron qui, égorgé au temps du triumvirat, n'avait pu figurer parmi les moralistes de l'Empire. La *Délicatesse dans l'art* est une esthétique toute familière, écrite sur le ton simple de la conversation et c'est peut-être le livre où l'on reconnaît le mieux la voix même de l'écrivain. M. Martha y fonde, sur le plaisir du spectateur ou du lecteur, la valeur de l'art, de la peinture comme de la poésie ou du roman. Ici, nous dit-il, dans sa préface, je suis épicurien et je professe l'épicurisme. Ne le croyez qu'à demi sur parole. Cet épicurien est, en réalité, un disciple de Platon, d'esprit très libre, qui n'aime que les images nobles et les pensées généreuses. Le plaisir qu'il recherche, c'est l'émotion exquise d'une âme dont la raison est pleinement satisfaite, plaisir, dit-il, « qui peut devenir pour nous une lumière intérieure, un instrument de critique et une règle de jugement ». La laideur morale, la peinture complaisante du vice, la justification des vicieux, des égoïstes et des méchants, lui causent une sensation pénible, comme une révolte de sa raison. Notre ami était un optimiste, le commerce des plus honnêtes gens de l'antiquité avait habitué son esprit à un idéal de la personne

humaine dont il ne pouvait plus se distraire. L'épicurisme de M. Martha paraîtra peut-être bien austère aux psychologues indulgents des perversités mondaines. Il semblera aussi bien doctrinal aux poètes de l'heure présente à qui il démontre pourquoi leurs larmes qui ne veulent point se tarir, leurs tortures de cœur, leur insondable mélancolie, leur impalpable rêve, leurs nébulcuses et indéfinies descriptions du paysage sentimental n'intéressent plus le lecteur que toucheraient encore aujourd'hui les tristesses de René ou les amertumes de Rolla. Tout cela n'est plus que fantaisie artificielle, vaine songerie ou musique pleureuse, qui ne sauraient nous émouvoir, parce que l'objet de ces poétiques doléances nous échappe et que l'artiste oublie de nous convaincre d'abord de la sincérité de ses pleurs ; « souvent même, dit M. Martha, l'auteur nous ayant caché ce qu'il est, on ne comprend pas plus sa personne que ses idées ; c'est alors le rêve d'une ombre ».

Le livre de votre confrère n'a point provoqué la réforme morale du roman ou de la poésie lyrique de la France. Mais quand la mode littéraire aura changé, il demeurera comme un manuel charmant de critique d'art, dont l'opportunité historique sera très visible. C'est la destinée des moralistes. Les contemporains dont ils déconcertent parfois les préjugés, dont ils froissent la vanité, n'écoutent leurs paroles que d'une oreille distraite ; mais le parfum de haute sagesse et d'éternel bon sens qui pénètre leur œuvre suffit pour préserver de l'oubli leur doctrine et leur nom.

